

# Bulletin de l'Institut

pour

## l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

Dépôt à la Librairie

P. SURU, Calea Victoriei 85, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. IORGA, Bucarest (Roumanie)

---

N. IORGA

HISTOIRE DES ROUMAINS

DE LA

PENINSULE DES BALCANS

(ALBANIE, MACÉDOINE, ÉPIRE, THESSALIE, etc.)

---

N. IORGA

HISTOIRE DE L'ALBANIE ET DU PEUPLE ALBANAIS

---

Prix 4 francs

# BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

---

---

## SOMMAIRE

Minea : Empereur Sigismond. — Iorga : Histoire des Roumains. — Bréhier : Trésors d'Antioche. — Galanti : Albanie. — Baldacci : Monténégro. — Nopcsa : Bibliographie albanaise, — Minea : Vladislav. — Strzygowski : Chapiteaux byzantins. — Jireček : Esai des Buondelmonti. — Turnus : Roumanie-Grèce.—Friederich : États balcaniques.—Amantos : Macédoine.—Wedkiewicz : Suède et Pologne. — La Pologne. — Berechet : Documents.—Silvestri : Cuza et Cavour. ← Bulletin statistique roumain. — Chronique.

---

---

I. Minea, *Principatele române și politica orientală a Împăratului Sigismund, note istorice*, Bucarest 1919.

L'auteur de cet ouvrage étendu, contenant presque 300 pages, ne s'est pas proposé seulement d'élucider son sujet : Les relations entre les principautés de Moldavie et de Valachie avec l'empereur-roi Sigismond, ce qui aurait pu cependant tenter son ambition ; il a cru devoir présenter au public, avec un arrangement quelconque, les «notes historiques», très copieuses, qu'il avait recueillies au cours de longues et patientes recherches dans les sources de tout pays, concernant cette époque en général et particulièrement ce qui regarde Sigismond sous tous les rapports de son activité politique aussi étendue que multiforme et décousue. On aura toujours avantage à recourir à ce recueil de faits, plus ou moins soigneusement établis, mais fournissant toujours une observation riche et très variée.

Nous relèverons dans les brèves observations qui suivent ce qui nous a paru être plus intéressant dans les constatations accumulées par M. Minea.

D'abord une remarque concernant l'introduction. Sigismond est-il un roi de Hongrie qui commence par poursuivre la politique de son prédécesseur l'Angevin Louis-le-Grand pour se convaincre bientôt qu'elle ne peut plus être maintenue et qu'il vaut mieux adopter une direction plus pratique, correspondant aux nécessités du moment ? J'en doute. Pour comprendre les intentions de cet ambitieux, toujours en mal de projets, il faut le considérer plutôt comme successeur de son père, l'empereur

et roi de Bohême Charles IV, un chevalier français, parent des Valois par sa propre femme, par la seconde femme de son père, par celle de son frère Venceslas, qui, ayant gagné par la faveur d'un Pape français, ancien conseiller de sa jeunesse, Clément VI, la couronne de roi des Romains, réunit avec la Bohême de son héritage maternel les tendances de l'esprit dominant en France — dans la France de Froissart — à son époque. Charles avait créé pour soutenir sa situation, toute particulière, un « bloc » oriental formé de la Bohême, la Hongrie et la Pologne (son père, le roi Jean, portait aussi le titre de ce dernier royaume), et cette base sera aussi celle de son fils cadet, qui cependant, aussi par suite du danger turc, qui paraissait renouveler la terreur tatare du XIII-e siècle, comprit que le centre de gravité ne peut plus être la Bohême, épuisée et trop lointaine du théâtre de la croisade perpétuelle, mais bien cette Hongrie qu'il obtint avec la main de sa parente, la reine Marie, héritière de Louis d'Anjou.

Dans un travail allemand M. Altmann a soutenu que Sigismond était avant tout préoccupé de ce danger turc. Cela dépend des circonstances. Nous ne contesterions pas aussi énergiquement que le fait M. Minea cette préoccupation, mais bien entendu ce n'est qu'un point du grand programme mondial que l'empereur s'était imposé dès le début et qui ne correspondait pas tout à fait, ni à l'esprit de son époque, ni à ses moyens réels, très limités.

Enfin c'est exagérer un peu que d'attribuer au prince de Valachie Mircea l'arrêt de la poussée turque. De fait elle est due à la défaite de Bajazet à Angora, au long conflit entre ses fils et même aux conceptions que se formaient les envahisseurs de leur rôle, du but dernier de leurs efforts, ainsi que des moyens qu'il fallait employer pour les atteindre. Et il est tout aussi exagéré d'affirmer que la politique roumaine signifiait la croisade : sans dénier nullement le profond sentiment chrétien dont cette politique fut empreinte, il est plus juste de dire que les principautés, trop faibles pour s'attribuer le rôle de provoquer la puissance ottomane, surent s'accommoder aux circonstances sans appeler la servitude, comme les États balcaniques, ni même accepter les conditions d'une vassalité honteuse.

Enfin nous croyons qu'il faut bien se garder, pour cette époque encore, de chercher aux actes politiques des motifs nationaux que trop prononcés. D'autant plus faut-il s'en garder lorsqu'il est

question le plus souvent de cet Orient où les races n'avaient qu'une conscience confuse. Peut-on en effet parler d'une tendance «yougoslave» dans le mouvement des Croates contre les reines Élisabeth, veuve de Louis, et Marie, qui furent emprisonnées pendant quelque temps par des seigneurs rebelles? Et l'intervention du Bosniaque Tvrtko et du Roumain Dan, pauvre figure falote, a-t-elle vraiment été inspirée par la souci de réunir les membres épars de leur nation et de trouver les frontières indispensables d'un État national complet?

Lorsque Jagello, le Lithuanien, à peine baptisé et très peu dégrossi, épouse la princesse Hedvige, fille cadette de Louis, ce mariage, qui faisait du demi-barbare, devenu Vladislav, le roi de Pologne, et non seulement un «prince consort», ne créait pas encore l'État unique, des bords de la Baltique à ceux de la Mer Noire, dont parle l'auteur, et d'autant moins ce prétendu État aurait-il pu se proposer comme mission la lutte contre le «germanisme», se cherchant des alliés dans le monde des «Slaves de l'Europe centrale».

Considérer la vie du moyen-âge comme ayant des ressorts modernes, en relation avec notre mentalité à nous, toujours réfléchie, alors qu'en réalité on a à faire avec des âmes simples et naïves, agissant par passion, est une erreur très commune. L'école allemande l'a surtout popularisée, et chaque adolescent qui bâcle sa thèse de doctorat est en état de découvrir les motifs intimes de la raison d'État qui aurait imposé à un prince du XIV<sup>e</sup> siècle telle ou telle action. Mais le moment est venu, croyons-nous, d'interpréter cette époque selon ses idées, et pas selon les nôtres, qu'elle ne soupçonnait même pas. On éviterait des affirmations comme celle que la Hongrie était l'ennemie naturelle de la Valachie naissante et que Mircea fut le créateur de l'unité territoriale de cette principauté.

En fait de détails, le passage documentaire sur lequel s'appuie M. Minea pour faire des princes roumains les alliés de Tvrtko, le roi «yougoslave», auquel on prête de si hauts projets (p. 7), est mal interprété. Il n'y eut, dans les tâtonnements d'un monde chrétien terrifié par l'avance ottomane, aucune «confédération nord-balcanique». Le traité avec Ivanco, fils de Dobrotitsch, qui était mis au clair, en 1390, à Péra, venait à peine d'être conclu ;

il ne s'agit pas d'une copie postérieure qui n'aurait aucun but ; aussi nous maintenons nos déductions antérieures.

Ce qu'on pouvait savoir à l'égard de Serbes de 1389 ne permet pas trop de critiquer la « myopie politique » des voisins qui « laissèrent la Serbie tomber et se soumettre aux Turcs » (p. 12). Rien ne prouve que Mircea eût hérité Silistrie et son domaine de son frère Dan, ni qu'il avait déjà la Dobrogea avant le combat de Cossovo (p. 150) ; l'idée d'une guerre dans ce sens n'est pas nécessaire : il avait bien d'autres moyens pour gagner ce complément nécessaire de son pays. Les conclusions ingénieuses tirées de l'absence ou de la participation aux synodes byzantins des évêques de Varna et de Severin ne sont pas suffisantes. Les chroniques turques ne sont pas si récentes en ce qui concerne leur information première pour nier cette participation de Mircea au combat de Cossovo qu'elles consignent (p. 18).

M. Minea n'admet pas, comme nous, que le Voévode Bogdan mentionné en 1343 est le même que le fondateur de la Moldavie indépendante (pp. 21-22) : nous avons expliqué cependant le sens du *quondam* qui est ajouté à son nom dans l'acte de 1343. Moins admissible encore est l'hypothèse qui cherche, par des considérations très minutieuses, à dédoubler la personne du Voévode moldave Sas ou Sasul (p. 24, note 2).

Plus d'une fois cependant ces observations, toutes nouvelles, donnent à penser. Le prince valaque Ladislas, quelle que fût sa puissance, ne pouvait pas participer à l'assemblée de Thèbes, pour la croisade — ce qui préoccupe M. Minea (p. 27) — par suite de sa qualité d'orthodoxe. Il faut regarder aussi comme un hypothèse trop hardie l'explication que la Moldavie n'accepta pas définitivement la foi catholique par aversion pour la Hongrie au moment où le roi Louis obtint la couronne de Pologne (pp. 28-29) ; il faudrait admettre dans ce cas la sincérité, très douteuse, de sa conversion.

L'auteur n'admet pas comme prince moldave Yourg Koryatowicz le Lithuanien et il considère plutôt la mention qui s'y rapporte dans la chronique lithuanienne — dont, il est vrai, la critique n'a pas encore été faite — comme une interpolation basée sur une légende dans Strykowski : il faut étudier d'abord le texte même de la chronique, qui ne paraît pas avoir cette source tardive et douteuse (pp. 30-31). Encore une fois on mentionne

l'attaque lithuanienne en Moldavie, en 1377, d'après les annales de Thorn. Le prince Costea dans un ancien obituaire n'a pas certainement une existence historique : le nom était cependant employé à cette époque. En 1387 il n'y avait pas, sans doute, un Métropolitain moldave, car il s'agissait non pas de répéter un acte d'hommage, mais de créer la situation hommagnale elle-même (cf. p. 36, note 6). La possession de Moncastro par la Moldavie dès 1387 est plus que douteuse, et le témoignage du notaire génois que la ville appartenait aux siens bien avant dans le XV<sup>e</sup> siècle est irréfutable.

Dans Radu Gadky, envoyé valaque en Pologne, en 1390, ne faut-il pas voir un Gotcă (le Rouge), en tenant compte de la phonétique des lettres a et y en polonais ? La succession au trône par ordre des frères (pp. 44-45 et p. 45 note 1) n'est admissible ni dans une principauté, ni dans l'autre ; en tant qu'on peut reconnaître un principe, c'était celui du droit d'aînesse. L'auteur ouvre (pp. 46-47) aussi une discussion sur le point si le prince Étienne I<sup>er</sup> de Moldavie était le frère ou le neveu de son prédécesseur Roman. La disparition de Roman et l'installation d'Étienne sont très justement mises en rapport avec la politique de Théodore Koryatowicz et de Witold en Podolie (p. 48). M. Minea relève qu'Étienne put conserver Hotin contre les Polonais (p. 50, note 3).

Mircea resta-t-il maître d'une partie de la Valachie en 1394, après la campagne de Bajazet, qui finit par une victoire ? M. Minea l'admet : il refuse de voir un fuyard dans celui qui concluait à Braşov-Kronstadt un traité avec Sigismond. Rien ne vient cependant à l'appui de cette opinion. Battu à Argeş — ce qui est dit pertinemment dans la chronique turque —, il n'avait qu'une voie ouverte : celle qui menait vers la Transylvanie.

L'expédition hongroise destinée à le rétablir n'aurait-elle pas eu lieu en mai 1395 parce que tel document montre que Sigismond se trouvait vers la fin de juin à Braşov ? Il est dans le Nord de la Transylvanie en juillet. Le 18 août il se prépare contre la Bulgarie turque, et le 24 on le voit à Orşova, puis du côté de Severin, sur le Danube, dans les villes transylvaines en septembre. Peut-on admettre une campagne entre ces deux dates ? Et ne pouvait-il être, en juin, de retour à Braşov (cf. p. 66 et suiv.). On lit Paserea le nom de « Pazata », une fois

«Pazzara», où fut livré un combat par les Valaques de l'usurpateur Vlad: nous préférons encore, comme pour le combat de 1330, Posada (posada = hôtellerie de grande route). Il n'y a pas une montagne de Paserea sur les défilés qui mènent de Valachie en Transylvanie.

Ce qui est impossible est la transposition vers la fin de l'année 1395 de la grande bataille qui aurait été livrée, dans les vastes plaines de la Ialomița, avec la mort de Marc Kraliévitich et la retraite de Mircea, peut-être en Transylvanie même (p. 69 et suiv.).

Si, en 1397, il y eut une expédition du Voévode de Transylvanie pour chasser de Valachie l'usurpateur Vlad, cela ne peut pas signifier l'inexistence d'une autre expédition pas laquelle le Sultan entendait punir Mircea, auquel il reprit Silistrie: les sources turques sont formelles à cet égard (p. 76). Il est encore inadmissible que Chalkokondylas eût puisé pour cet événement, ou pour n'importe quel autre, dans Phrantzès, ainsi que l'admet l'auteur. Nous n'admettons pas non plus qu'en 1396 encore Mircea pouvait avoir Kaliakra (p. 79).

En ce qui concerne la permanence génoise à Moncastro (Cetatea-Albă) en 1410 il faut trouver certainement le moyen de la mettre d'accord avec le fait qu' Alexandre-le-Bon, prince de Moldavie, mentionne cete ville comme lui appartenant: il en avait peut-être le château, le port continuant à être conservé par ses anciens maîtres<sup>1</sup>. A comparer avec la situation du Khan à Caffa.

Mircea obtint-il en 1397 la situation de comte des Szekler (p. 55)? La source est dans un document suspect. Ce n'est pas alors — et cela n'arriva jamais — que le Métropolit valaque devint «exarque de Hongrie» (*sic*) (p. 85). Nous ne croyons pas non plus que la femme de Mircea était la sœur de Vitold (p. 108, note 2): un pareil mariage aurait eu des suites. Un document publié par Csánki (voy. *ibid.*) montre que la princesse avait des possessions en Hongrie (comté de Zala). Cependant dans une lettre de Mircea au roi il y a, en effet, ce passage: «mes enfants sont les enfants de ta sœur».

<sup>1</sup> M. Minea remarque que le Métropolit moldave Macarius portait en 1429 le titre d'évêque „de la Moldo-Valachie et des régions maritimes” („Annales de l'Académie Roumaine”, VI, p. 46 note).

La campagne de Mohammed I-er contre Mircea en 1417 finit bien par un acte de soumission. Il est impossible de le dénier, ainsi que l'a tenté l'auteur (voy. par exemple p. 158). Remplacer dans les données des chroniques byzantines (Ducas) Dan II par Radu, le protégé turc, son rival, nous paraît trop hardi (p. 173) : Sigismond pouvait accorder plus tard son appui à un prétendant venu d'Orient avec ses propres forces.

Nous ne comprenons pas non plus les proportions données à l'excurus qui termine l'ouvrage. Pour discuter la date de la soumission, plus ou moins formelle, de Mircea et l'authenticité de l'acte à caractère — impossible — de traité accordé au prince valaque, dont M. Minea rehausse le caractère politique, il ne fallait pas sans doute se perdre dans une interminable exposition des relations diplomatiques pendant la guerre russo-turque de 1769—1774 rien que pour pouvoir juger la supercherie diplomatique par laquelle les boïars valaques forgèrent à cette occasion ledit traité. Mais on signale avec raison le manque complet de concordance entre ce « traité » que le boïar Ienachi Văcărescu aurait « trouvé » dans les archives de Constantinople et ce que dit des conditions de la paix ce même boïar dans son Histoire de l'Empire ottoman, basée exclusivement sur des sources turques : l'historien grec Photeinos, qui présente le premier ce prétendu texte diplomatique, aura invoqué le nom de Văcărescu, dont l'ouvrage en manuscrit jouissait d'une certaine notoriété, pour avoir un témoignage respecté à l'appui de sa falsification. Retenons aussi l'observation que l'acte de soumission n'était pas attribué, au XVII-e siècle, à Mircea, mais au prétendu prince Laiotă, du XV-e <sup>1</sup>

Par la manière dont il s'arrête, l'ouvrage ne paraît pas être complet. Si, dans la suite, employant les récents travaux hongrois qui n'avaient pas encore fourni leur information à l'histoire des Roumains, M. Minea définira mieux son sujet et pensera un peu aux pratiques de la composition historique, ses études en seront d'autant plus précieuses.

\*

---

<sup>1</sup> Djevdet-bey, qui encombre un peu notre auteur, est un historien ottoman tout à fait moderné.



En ce qui concerne l'information nouvelle d'après ces publications hongroises récentes nous signalerons ce qui suit, aussi comme un complément aux détails contenus dans nos travaux d'histoire des Roumains et dans notre *Geschichte des osmanischen Reiches*.

En 1389 Sigismund descendit jusqu'à Temesvár dans le but d'occuper cette citadelle de Goloubatsch, sur le Danube serbe, où devait être livrée la grande bataille contre les Turcs une quarantaine d'années plus tard, sous le même roi de Hongrie (sources: Pesty et Ortway, *Documents concernant Temesvár et le comté de Temesvár*, 1896, No. 177) et le travail de Milleker Bódog sur «la première entrée des Turcs dans la Hongrie Intérieure» (Temesvár 1914). En rassemblant les notices données par différentes sources (aussi les pièces contenues dans les *Mon. Hung. Hist., Diplom., XXXIII*), on peut constater aussi une expédition hongroise en Serbie, après la bataille de Cossovo; les places de Boritsch et Csesztin furent réunies à Branitschévo déjà occupée; les Turcs eurent Goloubatsch (pp. 12-13).

A cette époque, dans deux documents inédits, aux Archives de l'État à Bucarest, le prince Mircea s'intitule (4 septembre 1389) seigneur des «régions danubiennes», ainsi que des «régions d'outremont» ou même sur tout le Danube (?) (p. 15). A la page 17, note 1, l'auteur donne la liste, utile, de tous les documents concernant la possession de la citadelle de Severin par les Valaques (mais ce Banat put-il avoir jamais son centre à Keve, comme le prétend l'auteur à la page 17?). On relève sur la base des textes dans Hurmuzaki *Ir*, p. 307, que le même Ban eut sous son autorité avec Severin la Dalmatie et la Croatie. Une bonne exposition des campagnes du roi Louis contre la Lithuanie, p. 20 (d'après Prochaska, dans le *Kwartalnyk historyczny*, VI).

Pour l'année 1392 M. Minea relève dans les *Atti della società ligure*, XIII, p. 172, un mission du roi Ladislas de Naples, prétendant au trône hongrois, pour demander au Sultan Bajazet un appui, fût-ce même au prix d'un mariage (!) avec la fille du potentat ottoman. La citation ne correspond pas.

Dès ce moment, la lutte de Sigismund contre les Turcs avait repris. Le 12 juillet 1392 le roi est en Serbie et parle du combat livré aux officiers du Sultan en 1391 et du siège de la

place de Boritsch (Hurmuzaki, I<sup>a</sup>, p. 348 et suiv. et *Mon. Hung. Hist.*, loc. cit., p. 31). Un document des archives de la famille Zichy (VI, p. 139) le montre aussi dans le district de Branitschévo. Suit un nouveau siège de Goloubatsch (cf. *Mon. Hung. Hist.*, loc. cit., p. 32 et *Történelmi Társ.* 1896, p. 512). Sigismund revint en août par la voie de Keve, dans le Banat. Une campagne jusqu'ici négligée dans les expositions de l'histoire ottomane. Mais nous n'admettons pas qu'on rejette sans motif le témoignage des chroniques turques pour une attaque contre la Valachie en 1391.

L'expédition de Sigismond contre la Moldavie en 1394 est habilement reconstituée : il avait fait répandre le bruit qu'il se dirige contre le Bosnie, où Tvrtco venait de mourir. Pour la première fois on relève dans un travail de Schönherr (*Az Anjouház örökösei*, p. 422) que le roi de Hongrie se trouvait le 2 février 1395 devant la citadelle moldave de Neamț (p. 54). La campagne se termine par la défaite de «Hindov», et, bien que la capitale principale eût été Suceava, nous voyons encore dans ce nom celui de Hârlău. Dès le 14 du mois, Sigismond était à Brașov-Kronstadt. Sur les incursions turques en Hongrie à ce moment, p. 64.

Il faut relever aussi la mention des attaques turques en Hongrie vers la fin de l'année 1395, du côté de Temesvár (p. 69) avec la mort (p. 71) d'Étienne de Losoncz, défenseur de la marche du Banat ; Orșova aurait été occupée par les guerriers du Sultan. De nouvelles incursions eurent lieu en juillet 1396 (p. 73).

Les préliminaires de la campagne de Nicopolis sont bien présentés : à Venise on espérait que les ducs de Bourgogne, d'Orléans et de Lancastre participeront à la croisade. Pour la campagne elle-même l'auteur emploie aussi l'étude de Sišić, dans les *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien*, VI. Après la défaite, d'après Constantin le Philosophe, non seulement Mitrovitza, mais Semlin aussi furent occupées (p. 75).

En 1397, Sigismond pensait à établir les Chevaliers Teutons dans le «Burzenland» transylvain (d'après Voigt, *Cod. dipl. Prussiae*, XI, pp. 49 et 52, p. 84). Le Grand-Maitre s'offrait à venir ; on lui avait promis même deux districts voisins. En ce moment, et dès 1394, Severin appartenait au prince valaque

(l'auteur donne, d'après des sources inédites, les noms des Bans : Drăgan, en 1391, Radu, 1409 et 1415, Aga, 1415) (p. 85).

En 1399 c'est par Mircea que Sigismond apprit l'intention de Bajazet, qui rassemblait les siens à Andrinople, d'attaquer la Valachie et la Hongrie, ce qui détermina des mesures de défense de la part du roi (d'après Schönherr, Pesty-Ortvay et les Archives des Zichy, p. 86).

Après la bataille d'Angora, lorsque les Bulgares, d'après Constantin le Philosophe, se soulevaient sous la conduite de Constantin, fils du «Tzar» de Vidin, Strachimir, et de Froujine, fils de Sichmane de Trnovo (voy. p. 88), Mircea regagne la ligne du Danube. Du côté de la Hongrie il paraît vouloir soutenir, en 1404, la cause du prétendant Ladislas, roi de Naples, qui n'arriva pas à s'imposer (pp. 92-93) : il renouvelle ses anciennes relations avec la Pologne.

En Moldavie, Étienne I-er offre au même roi, dont il avait épousé une parente — ou bien la parenté venait par sa mère — le concours de ses archers contre l'Ordre Teutonique, et on le voit commencer, en 1397, des négociations avec les officiers royaux du voisinage (d'après Prochaska, *Codex Vitoldi*, p. 43, p. 94). Il disparaît dans la défaite de Vitold, battu par les Tatars à Worskla (1398). Son successeur, Iuga, serait le fils de Pierre I-er, et non de Roman, opinion déjà émise par M. Onciul. Un second Roman, candidat au trône moldave à cette époque — et qui serait autre que Roman I-er — et un nouveau candidat, Ivaşcu, appartiendraient aussi à la même lignée.

A ce moment (1400) un acte publié par Pesty et Ortvay signale les négociations qui avaient lieu entre Vitold et des Roumains, des Valaques, bien entendu, qui sont Vlad (l'ancien prince sans doute), le Ban Lucaciu et un «Gurzo», Grozea (pp. 297-298 ; Minea, pp. 97-98). Ces boïars sont identifiés par des documents valaques, inédits. M. Minea a raison lorsqu'il présente l'avènement du prince Alexandre, contre Iuga et les intérêts de la politique polonaise, comme la réponse à cette provocation. Alexandre finit par se réconcilier avec la Pologne : en 1406 il fournissait son contingent militaire à Vitold (d'après Prochaska, ouvr. cité, p. 136, — p. 103).

La carrière de Pippo de Scolari, dit Pipo Spano, dans le Ba-

nat est esquissée à la page 106, d'après les nouvelles collections hongroises.

Le successeur de Mircea, son fils Michel, apparaît déjà comme corégent de son père dans un document inédit le 4 mai 1409 (pp. 158-159). En 1421 il allait tomber aux côtés du Voévode de Transylvanie dans un combat contre les Turcs. Nous doutons qu'il ait eu — et Mircea avant lui — toute la «Burzenland» (p. 159). M. Minea signale le privilège, — bien connu, de même que les suivants, — accordé sous ce prince, le 14 juillet 1418, au monastère de Vodița (p. 162). Le 29 septembre 1421 à Gross-Wardein (Oradea-Mare) l'empereur et roi confirmait entre les mains de l'hégoumène Agathon les privilèges d'un autre monastère valaque, celui de Tismana (p. 163).

Le 28 octobre Sigismond lui-même se trouvait à Vodița, qui disposait des «marchés et des passages sur la rivière de la Cerna» (p. 164). Dans le voisinage, Pippo avait sous ses ordres aussi les châteaux de Geurin, Orsova, Mehadia, Sebeș et Jidovin (*ibid.*; cf. les *Mon. Hung. Hist.*, loc. cit., no. 119). Le 1-er novembre l'empereur est à Posada («Pozatha»), près d'Orsova (p. 165).

M. Minea relève, d'après les chroniques serbes, l'invasion turque qui aurait été conduite par le Sultan même et aurait fini par un combat livré encore sous le prince Michel le 15 août 1419, mais il voit dans le manque de détails dans cette source une preuve que le combat se décida pour les Roumains (p. 165). Ce serait cependant trop dire que d'admettre, comme il le fait, que cette campagne empêcha Sigismond de se rendre à l'entrevue concertée avec le roi de Pologne, à Breslau. La mention des services rendus par un Roumain du Banat dans la rencontre près de Severin (Hurmuzaki, I<sup>2</sup>, pp. 511-512) est rapportée à cette guerre de marches. La présence, constatée par un document publié dans Fejér, du comte de Severin, Étienne Rozgonyi, à Caransebeș serait en relation avec ces hostilités. Les troupes turques, occupant Severin, se seraient avancées jusque près de Broos-Orăștie, étant vaincues seulement dans les environs de Hațeg (Hurmuzaki, I<sup>2</sup>, pp. 516-518). Mais il est risqué de voir dans *cette* expédition celle que les chroniques turques fixent à l'année 1417 et qui eut lieu encore sous le règne de Mircea. L'attaque contre la Moldavie

avait été déjà exposée dans notre étude sur Chilia et Cetatea-Albă (Moncastro).

Michel avait laissé deux fils, mentionnés dans un document inédit du 22 juin 1422, Radu et Michel (p. 167, note 1). Il fut remplacé, après la victoire turque, par ce Radu, connu sous le surnom slave de Prasnaglava, qui ne signifie pas — Jireček l'a montré — le Chauve, mais bien : le Simple.

Dans ce qui suit est mis en lumière, avec raison, le grand rôle du duc Vitold, qui, appelé par les hussites en Bohême, rêvait de fonder un vaste État slave (p. 172).

En 1423 déjà Sigismund descendait jusqu'à Ozora, pendant que le Valaque Dan II, vainqueur de Radu, lui gagnait, contre les Turcs, le Danube inférieur (p. 175). D'après les «Annales» de Pray, il accueille cependant les envoyés du Sultan, avec lesquels il conclut une trêve de deux ans (p. 176). Ce temps fut employé à fortifier Severin et la frontière (pp. 176-177). Reprise en 1424 déjà, la guerre aurait donné, sous la conduite de Pippo et du comte de Cilly, la prise de Vidin et le siège de Silistrie (d'après Hurmuzaki, I<sup>o</sup>, pp. 537-538 et VIII, p. 4, n.o. IX, Minea, p. 177).

L'auteur s'occupe longuement des projets de croisade formés en 1425 par le roi de France et soutenus en 1426 par les Florentins aussi ; il était question de réconcilier Sigismond et les Vénitiens : une flotte aurait coupé la communication entre les Turcs d'Europe et ceux d'Anatolie et une autre aurait pénétré même dans le Danube (pp. 178-181 ; les documents en partie dans Osio, *Documenti tratti dagli archivi milanesi*, II, p. 244). A ce moment les Turcs assiégèrent Vidin (même source).

En 1426 encore Sigismond prépare une expedition contre les Turcs, à laquelle auraient participé, avec son vassal valaque, Dan, le roi de Pologne, son allié moldave et Vitold. Dan vainquit les Turcs de Radu (d'après Hurmuzaki, I<sup>o</sup>, p. 595), et il s'était établi à Argeș (d'après des documents inédits, p. 182). Mais Alexandre-le-Bon recevait un ambassadeur turc, et Dan fut totalement vaincu, au mois de mai, et réduit à se réfugier en Transylvanie (pp. 183-184, aussi d'après nos *Actes et fragments*, III, p. 80). Les Polonais et les Moldaves parurent à Brăila pour

---

1 Donations faites par ce dernier aux couvents de son pays ; *ibid.*

empêcher une catastrophe, tandis que les Hongrois combattaient à Vidin (p. 184, d'après Osio).

L'expédition personnelle de l'empereur et roi n'eut lieu qu'en 1426 (l'itinéraire précis dans Minea, p. 186, note 1 ; p. 189 note 2 ; p. 191 note 3 : elle est trop brièvement exposée, étant donnée son importance).

D'après l'ouvrage récent d'Erich Joachim, *König Sigmund und der Deutsche Ritterorden in Urgarn, 1429-1432* («Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung», 1912, p. 87 et suiv.), M. Minea expose les négociations, qui suivirent bientôt, pour l'établissement des Chevaliers Teutons sur le Danube inférieur : il s'agissait d'une vraie colonisation ; les nouveaux venus devaient construire, avec mille marins, des vaisseaux ; des bourgeois de Danzig et de Thorn allaient s'occuper de commerce et exploiter les pêcheries danubiennes. En 1429 on cherchait à leur donner Chilia (p. 195). En 1431-3 Nicolas de Redwitz était capitaine de Severin (p. 193) : en 1431 il paraît avoir reçu, à Nuremberg, cette dignité.

Il était même question (1428) d'un pont sur le Danube, exécuté par des architectes qu'aurait envoyés l'Électeur de Brandebourg (d'après les *Regesta Imperii*, XI, nos 7136 et 7161, Minea, p. 215).

Nicolas de Redwitz était arrivé en 1429 déjà, avec des pêcheurs et un forestier. Le roi-empereur lui-même les installa (d'après les *Mon. Hung. Hist.*, XXXIII, et autres sources hongroises, *ibid.*, p. 215 et suiv.) ; M. Minea donne la liste des châteaux qui leur furent confiés (d'après Erich Joachim) : elle contient l'île d'Ada-Kaleh («Saan») ; les droits les plus étendus s'y ajoutaient : entre autres celui de frapper cette monnaie qui Réthy étudiait dans l'*Archaeologiai Ertesítő* de 1891. Dès 1432 Redwitz se plaignait cependant de sa situation précaire ; il croyait pouvoir coloniser et n'avait trouvé aucun concours : les Turcs l'attaquèrent et détruisirent son œuvre. Il était encore possesseur de Severin en juillet 1434, mais en 1436 Franco de Talovec, un Ragusan, l'avait déjà remplacé (voy. p. 242, note 3). A cette occasion la ville de Caransebeș aurait été détruite (*ibid.*, p. 243).

La description des luttes pour la prise de Belgrade et de Goloubatsch après la mort du despote serbe Étienne (en 1428), est largement conçue ; des balistaires lombards et génois furent employés par Sigismond (p. 190). Cette expédition finit

par une défaite, au premier choc avec les Turcs et malgré la participation des Polonais, venus pour la première fois en fonction de croisade sur le Danube serbe. Des „arm Leut“ de Valachie furent parmi les morts; les Turcs auraient occupé les citadelles de la rive gauche du Danube (Hurmuzaki, I<sup>2</sup>, pp. 551-552, *ibid.*). Un document dans Höfler, *Urkk. zur Beleuchtung*, etc., dans les «Abhandlungen» de l'Académie de Bohême, 1865), que relève M. Minea, montre que le roi espérait reprendre en 1429 l'expédition, qui venait de manquer. Mais la paix suivit bientôt, pour trois ans, la Serbie de Georges Brancovitch et la Valachie devant suivre la même voie. M. Minea recueille le témoignage contemporain que la principauté roumaine s'obligeait à payer un tribut et à livrer un certain nombre de moutons (Hurmuzaki, I<sup>2</sup>, p. 761, no DCXXIX).

Pendant ce temps Dan délivre des chrysobulles à ses boïars et aux couvents<sup>1</sup>; il maintient dans sa dépendance Severin (pp. 192 et 195). En 1429-30 il attaque deux fois la Moldavie, d'après les *Monumenta Poloniae*, VI, pp. 834, 860, 908 et XIV, p. 503, Minea, p. 196). Sa situation fut cependant bientôt menacée par l'alliance conclue entre le successeur de Vitold, dont les plans royaux avaient échoué avant sa mort, les Chevaliers Teutons et Sigismond, d'un côté, et Alexandre le Moïdave, de l'autre. Aldea, devenu le prince Alexandre, d'après le nom de son bienfaiteur, remplaça l'ancien fidèle de Sigismond, réconcilié depuis quelque temps avec les Turcs.

M. Minea cherche, encore une fois, à fixer ce qui se passa en Valachie après la mort, en 1430, de Dan II. Son fils Dan III (Danciul) aurait cherché à affronter Alexandre-Aldea<sup>2</sup>, avec le concours des Turcs danubiens (il serait question de ce nouveau Dan, et non de son père; une lettre de «Dan», datée vers 1459 par feu Bogdan, dans ses documents de Braşov, est restituée, avec raison, croyons-nous, à cette date). La mention dans Ducas de «Vlad fils de Mircea», venu de Constantinople contre ce Dan, ne se rapporterait pas à Vlad Dracul, qui de-

<sup>1</sup> Sur les relations de Sigismond avec les moines de Vodiţa et de Tismana, *ibid.*, p. 199 et note 2.

<sup>2</sup> Des documents inédits de ce dernier, p. 206 et notre Le prince „Jean Albu“, dans l'Inventaire de Cracovie, ne peut pas être un autre (cf. p. 207 note 2).

vait bientôt occuper le trône valaque (sur le passé de Vlad, p. 204, avec une hypothèse inadmissible sur sa participation au voyage de Jean VIII, l'empereur byzantin).

En ce moment, à Nuremberg, Sigismond prétendait créer ce Vlad prince de Valachie, tout en envoyant des cadeaux au Sultan Mourad (d'après Fejér, X<sup>s</sup>, p. 631, Minea, p. 207). Bientôt il assistera à l'assaut de toute une coalition contre son ancien rival polonais (p. 209 et suiv.). Alexandre le Moldave y participera, malgré la trêve conclue le 26 août 1431. Le „Diplomataire“ de la Livonie, l'Esthonie et la Courlande, publié par Hildebrand (vol. VIII et XI) est employé pour la première fois (pp. 212-213) à élucider ces événements. La guerre, qui intéresse essentiellement l'histoire de la Moldavie, dura jusqu'en 1435<sup>1</sup>.

Dès 1432 Vlad pensait à prendre son héritage, mais l'empereur manquait pour le soutenir (voy. p. 222 note 1). A partir de ce moment l'exposition s'occupe surtout de la Valachie, avec des observations intéressantes (on prétend fixer dans le district de Buzău la date du combat de Loloju; explication du concours prêté par les Polonais à la déposition du prince Élie, à cause de son passé anti-polonais, de ses relations avec le Lithuanien Svidrigaïlo, secours donné par son frère ennemi et successeur, Étienne, contre Svidrigaïlo lui-même et les Tatars).

\* \* \*

N. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, Paris 1920, Henry Paulin.

Nous nous contenterons de donner la liste des chapitres de ce bref ouvrage de pages 290+XVII:

Chapitre I. — Base territoriale de la nation roumaine.

Chapitre II. — Formation du peuple roumain

Chapitre III — Domination des peuples de la steppe.

Chapitre IV. — Vie politique des Roumains avant la fondation des Principautés.

Chapitre V. — Vie politique des Roumains avant la formation d'une civilisation nationale.

<sup>1</sup> Sur le date de la mort d'Alexandre, une discussion complète, p. 225, note 1. Sur le combat de novembre 1432 contre les Polonais, p. 232.



Chapitre VI. — Formation de la civilisation roumaine au milieu des principautés indépendantes au XV-e et XVI-e siècles.

Chapitre VII. — Éléments de la civilisation roumaine à l'époque moderne.

Chapitre VIII. — Caractère de la civilisation roumaine au XV-e siècle.

Chapitre IX. — Développement de la civilisation roumaine au XVI-e et XVII-e siècles; ses conséquences politiques.

Chapitre X. — Décadence phanariote sur le Danube. Développement de la civilisation roumaine en Transylvanie.

Chapitre XI. — Renaissance roumaine au XIX-e siècle par l'idée nationale militante après l'Union des Principautés.

Tableau chronologique des princes ayant régné.

Notes bibliographiques.

Nous croyons nécessaire d'ajouter pour des lecteurs qui n'auraient pas eu, dans leurs exemplaires, la feuille contenant les errata, la teneur de cette feuille même.

„Cet ouvrage ayant été écrit et déposé en 1917 et les communications entre Paris et Bucarest ne permettant pas à l'auteur d'en surveiller l'impression, le public voudra bien excuser le manque du chapitre sur la guerre et les nombreuses erreurs d'impression dont les principales sont notées ci-dessous :

P. 2, l. 8 d'en haut: 1775 pour 1755; l. 18 d'en haut: bruissants pour bruissantes.

P. 4, l. 4 d'en haut: Celeiu. L. 6 d'en bas: les *rivières moldaves* ne vont pas directement au Danube.

P. 7, l. 3 d'en haut: Plonyany.

P. 15, l. 11 d'en haut: était pour étaient.

P. 22, note, Alp pour Falk. P. 23, ligne 12 d'en haut: imiter pour inviter; ligne 13: Dromichète; l. 4 d'en bas: Tissagètes.

P. 26, l. 6 d'en bas: *olbiopolitanus*.

P. 28, l. 8 d'en bas: Aquincum.

P. 32, l. 14 d'en haut: *vetulus*.

P. 37, l. 7 d'en haut: *altare*; l. 13—14 d'en haut: qui s'est.

P. 44 εκκριται, καλαι ορθς.

P. 49, l. 9 d'en haut, vaste pour vate; l. 14 d'en bas: avec ses *Blaques nommés*; l. 6 d'en bas: Gelou.

P. 52, l. 6 d'en haut: trouvèrent pour nommèrent. Torda est la forme magyare de Turda.

P. 53, l. 9 d'en haut: Kertz.

P. 54, l. 5 d'en bas: Zibin.

P. 57, l. 6 d'en haut: paysans pour pays. On a contesté tout récemment que la monnaie *ban* vient des Bans hongrois-de Severin (il s'agit d'autres Bans).

P. 62, l. 6 d'en haut : mêlé pour mêlés ; l. 8 d'en bas : Grégoras ; l. 3 d'en bas : *ἔφρασις*.

P. 64, l. 4 d'en haut : Tihomir.

P. 66, l. 1 d'en haut : amené Tihomir, pour : amené à Tihomir ; l. 7 d'en haut : où de simples liens de vassalité unissaient.

P. 69, l. 16 d'en haut : après 1360, pour après, 1360 ; l. 7 d'en bas : „l'autre Alexandre, d'Arges“.

P. 78, l. 20 d'en haut : après eux vint le successeur.

P. 80, l. 1 et 2 d'en bas ; c'est Ryngalla qui est la „cousine lithuanienne“, etc.

P. 86, l. 1 d'en haut : les morts, le prince.

P. 107, l. 3 d'en haut : *il* fonda.

P. 109, l. 18—21 d'en haut : villages roumains étaient en relations avec Bistritz, représentant..., région où, etc.

P. 110, l. 3 d'en haut : Szamos.

P. 114 l. 12 d'en haut : qui portent, pour : qui porte.

P. 117, l. 20 d'en haut : *ce* legs.

P. 119, l. 8 d'en haut : filiation, pour „filiskan“.

P. 124, l. 14 d'en haut : *stratum*.

P. 139, l. 7—8 d'en haut : spahioğlans.

P. 155, l. 1 d'en bas : *deux* lignes.

P. 163, l. 7 d'en haut : lettres *rouges*.

P. 197, l. 15 d'en haut : Năsturel.

P. 199, l. 9 d'en haut : Dschin-Ali.

P. 212, l. 5 d'en bas : une attitude loyale *que* de la part, etc.

P. 234, l. 7 d'en bas : comtés pour comités.

P. 266, l. 3 d'en bas : Leuchtenberg.

P. 286, l. 3 d'en haut : Jarnik ; l. 10 : fils *de* paysan, Jean Creangă.

P. 283. Mangra est mort pendant la guerre ; le nouveau Métropolitte Nicolas Bălan est lui-même un fils de prêtre rural.

P. 287, l. 6 d'en bas : supprimez la virgule après Maiorescu.

\* \* \*

L. Bréhier, *Les trésors d'argenterie syrienne et l'école artistique d'Antioche*, Paris 1920.

En partant du désir que des fouilles soient pratiquées sur l'emplacement de cette Antioche qui fut pour l'antiquité macédonienne aussi bien que pour Byzance une si importante cité, d'une vie extraordinairement brillante, M. Bréhier s'occupe des pièces d'argenterie et d'orfèvrerie qui en ont été retirées, des environs même d'Antioche, de Cilicie et de Chypre, depuis une trentaine d'années, mais surtout des pièces trouvées en 1910. Le caractère de cette école, qui ne dédaigne pas les ornements zoomorphiques, les rinceaux de vigne, les feuillages entortillées, est un réalisme

élégant et libre, d'une très belle allure, allant jus'qu'aux détails, particulièrement fins; les scènes ont un aspect absolument «contemporain» (David en basileus). M. Bréhier rapproche ces notes de l'art syrien au développement du mime dans cette même contrée.

Cette école était déjà formée au VII<sup>e</sup> siècle, auquel appartiennent ces travaux. Non seulement elle envoya ses produits en Orient jusqu'en Sibérie, en Occident par la Gaule jusque dans les Îles Britanniques, mais aussi elle créa une tradition qui fut suivie jusque bien tard, un peu partout. Cette tradition s'oppose aussi bien au symbolisme égyptien, qu'on reconnaît à Pompéi, qu'aux tendances purement décoratives de l'art persan à l'époque des Sassanides. C'est elle qui finit pas vaincre dans le concurrence, étant ainsi la base du développement artistique au moyen-âge.

Nous avons tenu à reproduire en entier ces conclusions, qui sont d'une haute valeur.

N. I.

\* \* \*

Arturo Galanti, *L'Albania nei suoi rapporti con la storia e con la civiltà d'Italia* (extrait de la «Rassegna storica del risorgimento», mai-août 1916), Città di Castello 1916.

Dans cette conférence faite à Rome, l'auteur, qui publiait déjà en 1901 un petit ouvrage sur l'Albanie, donne un aperçu bref, mais bien informé, de l'histoire du peuple albanais et de sa patrie. Il s'attache surtout à mettre en lumière ce fait que les influences civilisatrices vinrent toujours du rivage maritime, tandis que l'intérieur envoya seulement ses barbares, dans lesquels il faut faire entrer, nécessairement, les Byzantins, avec tout leur bagage politique et cultural, ce qui serait en quelque sorte difficile.

Les données sur l'époque byzantine ne manquent pas d'intérêt. Pour l'époque byzantine, M. Galanti signale à Valona une chapelle byzantine transformée en mosquée (p. 5) Pour les restes de la domination véritienne, la mention, entre autres, du lion de St Marc sur le château de Rosafa, à Scutari (p. 8). Entre 1445 et 1468 un sculpteur albanais, André Alessi, de Durazzo, dont le maître avait été un Dalmate, travaille dans la patrie de celui-ci (*ibid.*). Quelques brèves notes sur les fondations scolaires de l'Italie dans les principaux centres albanais

(p. 13). Et enfin on y trouvera ce qui touche à la politique italienne en Albanie à partir de 1908. La fin pitoyable du règne de Guillaume de Wied est attribuée à l'Autriche. N. I.

\* \* \*

A. Baldacci, *Il Montenegro durante la guerra* (extrait de la *Nuova Antologia*), Rome 1920.

Un article destiné à défendre contre les Serbes l'existence séparée et indépendante «du plus ancien, du plus petit et du plus héroïque des États balkaniques». On apprendra que l'Autriche-Hongrie avait promis, en juillet 1914, à un Monténégro bien sage la récompense de Scutari. À l'appel de la Serbie, menacée par l'Autriche, Cettigné répond : «Il faut, d'après notre opinion, se conformer en tout aux conseils de la Russie. En tout cas, le Monténégro partagera, aujourd'hui comme toujours, le bien et le mal avec la Serbie. Votre sort sera le nôtre.» Et, à une demande précise : «La Serbie peut compter sur l'aide fraternelle et illimitée du Monténégro dans ce moment critique pour la nation comme dans tout autre». Suit, le 8 août 1914, la déclaration de guerre à l'Autriche. Cettigné suit Belgrade aussi dans l'attitude envers la Bulgarie. Les troupes du roi Nicolas acceptent d'être soumises au haut commandement serbe. Cette promptitude à secourir et les sacrifices suivants n'auraient pas été récompensés au dû. Le Lovcen dut être défendu contre les 400 canons autrichiens par 21 du Monténégro, dont 4 seulement de type moderne». L'auteur nie formellement l'existence du prétendu traité conclu en 1907 avec l'Autriche et divulgué en 1912 ; le ministre autrichien qui l'aurait signé n'était plus en charge. L'armée monténégrine, démoralisée, demanda au vainqueur l'armistice dans des conditions qui sont illustrées par un rapport du commandement, en chef, un Serbe. La Serbie l'aurait donc énergiquement recommandé. N. I.

\* \* \*

François Nopcsa, *Az Albániáról szóló legújabb irodalom* («La littérature la plus récente sur l'Albanie»), Budapest 1918.

Cette bibliographie des travaux plus récents concernant l'Albanie ne peut pas être — notre «Histoire de l'Albanie», parue au commencement de l'année, mais on sera reconnaissant à M. Nopcsa, dont les études sur ce sujet sont bien connues, d'avoir signalé des ouvrages qui auraient été sans cela bien difficiles à trouver.

Des appréciations critiques accompagnent parfois les titres; peut-être qu'à l'égard d'Émile Legrand, pour la Bibliographie Albanaise, la critique est un peu forte. N. I.

\* \* \*

I. Minea, *Urmaşii lui Vladislav I și politica orientală a Ungariet* (extrait des «Convorbiri Literare», L).

Dans cette étude, très documentée, M. Minea propose d'admettre que le prince Vladislav de Valachie avait déjà le domaine transylvain d'Amlaş, près de Sibiiu-Hermannstadt, compris tacitement dans le titre du duché de Făgăraş (p. 5 note 2). Il utilise Orbini,<sup>c</sup> *Regno degli Slavi*, pour la prise de Vidin, en 1368, par les Valaques (p. 5). Il attire de nouveau l'attention sur le document publié dans la revue *Szazádok*, année 1900, pp. 608—610, qui mentionne les «cnèzes et autres Roumains» du district de Sebeş conduisant par leurs terres le roi Louis de Hongrie et son hôte impérial byzantin, en 1366: l'empereur aurait continué donc par Vidin. Il n'y a aucune preuve que la princesse Kalinikia, mère de Mircea I<sup>er</sup>, eût été la fille du despote de la Mer Noire, Dobrotitsch (p. 23): elle pourrait se rattacher plutôt aux Comnènes d'Avlona, parmi lesquels on trouve un Mrkcha.

\* \* \*

I.

J. Strzygowski, *Ein Christusrelief und altchristliche Kapitelle in Moesien* (dans les «Byzantinische neu-griechische Jahrbücher», I).

M. Strzygowski étudie un relief de marbre trouvé à Trapézitza (Trnovo): il représente le Christ, dans une attitude qui correspond à celle d'un monument conservé à Constantinople. La partie la plus intéressante s'occupe des chapiteaux conservés dans la péninsule des Balkans. L'église des Sts. Pierre et Paul à Trnovo repose encore sur d'intéressants chapiteaux byzantins.

\* \* \*

I.

C. Jireček, *Die Witwe und die Söhne des Despoten Esau von Epirus* (dans les «Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher», I).

Il s'agit de la veuve d'Esau des Btondelmonti. Une notice dans un manuscrit serbe du monastère de St. Paul au Mont Athos témoigne qu'il vivait encore en 1408—9, marié à d'Eudocie, fille de Georges Balcha et nièce du «grand et célèbre seigneur Constantin» (Eudocie elle-même avait fait écrire ce manuscrit, dans un monastère de la Vieille Serbie). Jireček donne

une étude précise sur la famille de cette princesse, avec une table généalogique à l'appui. Eudocie se trouvait, avec ses deux fils, à Raguse en 1427-8. On l'appelait la «dispotissa Arbani».

L'étude finit par la reproduction de la notice serbe et par des extraits des archives de Raguse. N. I.

\* \* \*

Turnus, *România-Grecia*, Bucarest 1920.

Écrit polémique dirigé contre les tendances grecques en Macédoine. Parfois des observations très justes, exprimées d'une manière tout à fait originale. Par exemple à la page 7 : „l'Italie est un pied jeté par la fenêtre, une prolongation géographique dans la Mer Méditerranée, qui n'a aucune base navale naturelle. Dans une guerre avec une puissance navale supérieure, l'Italie sera bloquée dans quelques jours et asphyxiée dans quelques mois. Les canons de l'avenir croiseront au-dessus de l'Italie leurs obus jetés de l'Adriatique à la Mer Tyrrhénienne.“

Ceci comme justification de la nécessité que ressent l'Italie de s'annexer Valona et la côte, recelant des surprises sans égal, de la Dalmatie : l'Adriatique devenue le *Mare nostrum*, il y aurait un seul front naval à défendre, sur la côte occidentale. Or la côte balcanique est aussi un point de départ pour une action à l'intérieur de la péninsule, et la Grèce s'y oppose, soutenue par l'Angleterre, qui la „remorque“. Valona pourrait devenir une base de sous-marins contre la ligne Gibraltar-Indes, Australie, Afrique Orientale. „La Mer Méditerranée est l'échine dorsale de l'être aquatique anglais,“ „La Mer Méditerranée est un lac anglais, de même que le lac Balaton est un lac magyar“ (p. 11) : le flanc gauche est assuré par la cession de la Thrace à la Grèce. L'Angleterre aurait amené, de concert avec les Grecs, le coup porté à l'Italie en Albanie (*ibid.*). L'Angleterre est le tyran mondial ; elle est cependant préférable à l'anarchie des concurrents qui surgiraient de sa catastrophe (p. 13)<sup>1</sup>. Son influence aurait fait dévier l'impérialisme bolchéviste d'Asie en Europe (p. 25).

L'auteur assure que 450 villages albanais ont été brûlés par les troupes grecques (p. 16). Il croit fermement au patriotisme des Albanais et à l'avenir d'une Albanie indépendante. Il s'ima-

<sup>1</sup> Voy. aussi le parallèle instructif avec le Japon, p. 24.

gine qu'un bloc italo roumain et en même temps gréco-albanais pourrait se former pour empêcher le panslavisme envahissant, qu'il croit deviner dans le développement ultérieur de la péninsule balcanique. Les Turcs seraient aussi de la partie... Du reste les Grecs doivent renoncer à l'Asie Mineure, où dix divisions seraient sans cesse nécessaires, ce qui dégarnirait le noyau même du royaume.

Des pages intéressantes s'occupent du problème de l'Épire septentrional (p. 30 et suiv.). A Salonique, à Athènes même, des Roumains balcaniques qui avaient oublié leur langue commencent à parler de la possibilité de l'«empire vlaque» renouvelé de l'époque des Assénides (p. 36). „Nous avons abandonné“, dit l'auteur, „aux Grecs tous les Albanais et les Roumains compris entre la Thessalie et l'isthme de Corinthe jusqu'aux faubourgs d'Athènes...; ce sacrifice suffit“ (p. 37). En Macédoine un terrorisme occulte contre les allogènes nourrit les émigrations en Amérique (p. 38). Des écoles roumaines qui avaient 300 élèves n'en ont que huit (p. 40).

L'anonyme croit impossible l'indépendance d'un second État roumain dans les Balcons : il impliquerait, dans ses frontières étroites et absurdes, le renoncement à la transhumance des pâtres et à l'exercice du métier de «karavandschis», conducteurs de caravanes, donc la mort économique des Roumains (pp. 42-43). Il admet l'incorporation des cantons roumains, à autonomie culturelle, dans les limites des États grec et albanais, mais sous la protection du royaume roumain, co-intéressé d'une manière active dans les Balcons (p. 43). Il énonce cette sentence profondément vraie : «les intérêts secondaires d'une nation ne peuvent pas se substituer aux intérêts principaux» (p. 44).

Un territoire mitoyen, ni grec ni slave, s'étend au Sud de l'Herzégovine, à l'Est du Monténégro et de l'Albanie, à l'Ouest de la frontière bulgare et au Nord de la Grèce, «entre Trikala et Koritza, l'Adriatique et le Vardar» : l'auteur en fait la forteresse inexpugnable des aspirations de sa race (pp. 48-49).

«J'ai fait», conclut-il, «une avance aux Grecs. S'ils la refusent, il faudra prouver que nous savons prendre les droits qu'on nous ravit» (p. 63). Au point de vue purement scientifique, la mention du chant populaire grec qui qualifie le mont Olympe de «violé par les Koniares», les Turcs de Konieh, colonisés au XV-e siècle (p. 48).

I.

\* \* \*

Fritz Friederich, *Die christlichen Balkanstaaten in Vergangenheit und Gegenwart*, Munich 1916.

Trois conférences d'une lecture facile. Le chapitre sur la géographie est attachant, mais il est faux de dire que la Roumanie en entier appartient à «la steppe de la Russie méridionale» : ceci est vrai seulement pour le Sud de la Bessarabie, pour un angle moldave et pour une certaine région de la Valachie. Les récoltes moldaves sont d'un mois plus tardives que celles de cette Valachie. La Dobrogea n'est pas une «sehr öde Steppe»; au contraire, elle donne d'excellentes récoltes. Le servage a été aboli dans les Principautés dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, et pas en 1864 (!). Les lettres de Moltke ne peuvent pas servir comme matériaux d'information pour les conditions actuelles. Les vignobles prospèrent en Valachie aussi bien qu'en Moldavie.

Dans le chapitre sur les races, il faut remarquer que «grec» n'a pas en français le sens général de «betrügerisch», mais bien celui de «tricheur» (aux jeux de fortune). L'année 1383 ne peut pas être acceptée pour la conquête de l'Albanie par les Turcs. On ne peut pas admettre, étant donné le système de «gouvernement» des Touraniens de la steppe, un mélange de sang des Roumains avec les Pétschénegues, Coumans, etc. L'histoire des Roumains ne nous paraît pas être un fouillis de crimes (p. 23). Nous ne voyons pas cette «mörderische Geschichte» dont parle l'auteur (p. 24). Et, si M. Friederich a constaté, en 1916, chez les Roumains d'aujourd'hui un «penchant à la corruption», il pouvait se l'expliquer aussi par l'invasion des trafiquants austro-allemands qui mettaient tout en œuvre pour en arriver à leur but : soutirer au pays les produits de première nécessité.

Lorsque l'auteur cherche à caractériser la condition des chrétiens sous la domination turque, il oublie (p. 26) que les Roumains ne peuvent pas être assimilés à leurs voisins en ce qui concerne l'interdiction de posséder la terre ; jamais, à l'exception des cités occupées le long du Danube, un Turc ne s'est établi en maître sur un domaine rural roumain. Il faut étendre cette réserve sur tous les autres éléments de la définition. Le nom de *dahis*, correspondant à celui de *deys* pour l'Afrique septentrionale, n'est donné aux chefs des janissaires qu'en Serbie seulement ; en Bulgarie, sur la rive du Danube,



ils s'appellent «aïans». Les raïas n'étaient pas astreints à ne pas monter à cheval : ils le faisaient à Constantinople même. La guerre commencée en 1788 entre la Turquie et l'Autriche ne finit pas en 1792, par la paix de Jassy, qui fut conclue en 1793 avec la Russie, mais bien à la première date par la paix de Sichtov. La Bessarabie ne fut rendue aux Roumains par la guerre de Crimée qu'en ce qui concerne les trois districts du Sud, repris ensuite par le Tzar Alexandre II en 1878. Il est étonnant que ces notions élémentaires pussent encore manquer dans l'ouvrage d'un professeur d'université allemand.

Pour la révolte des Serbes, M. Friederich connaît l'ouvrage ancien de Ranke, mais pas celui, récent, de Novakovitsch. Pour le mouvement grec de 1821 la page consacrée aux philhellènes allemands (Wilhelm Müller, dont certains passages sont reproduits, et Beethoven lui-même) est originale (p. 42). Mais ce n'est pas par les horreurs de la répression contre ses sujets grecs que le Sultan se serait gagné le surnom de «Hounkiar», c'est-à-dire (!) *Henker* ; «Hounkiar» signifie : seigneur, maître... Les renvois pour l'histoire de la Serbie dans les dernières années pourront être utiles. Il faut remarquer que M. Friederich, qui trouve des éloges pour les compilations d'Endres, de Wirth, de Floericke, rejette résolument les conclusions, toujours favorables à l'Autriche et ipso facto désagréables à la Russie, du professeur viennois Uebersberger, qui laisse voir à chaque page ses préoccupations politiques. Ce qui ne l'empêche pas de décréter, par deux fois, que les Serbes sont en fin de compte une nation de criminels.

En ce qui concerne la Roumanie, ce n'est pas sans doute la guerre de Crimée qui l'a créée, bien qu'elle eût amené, mais surtout par un effort de la conscience roumaine elle-même la réunion des deux Principautés. Les deux Universités de l'ancien royaume roumain sont des fondations du prince Cuza, et pas de son successeur Charles I-er. Ce n'est pas la reine Elisabeth qui a recommandé de recueillir les contes populaires roumains. Les relations scolaires avec l'Allemagne étaient en 1916 beaucoup plus étendues que l'auteur ne paraît se l'imaginer (p. 75).

Les tendances, du reste bien naturelles, de cette publication apparaissent lorsque l'auteur, qui constate que de 1889 à 1912

la valeur de la balance commerciale de l'Allemagne en Turquie a décuplé, atteignant le chiffre de 172,5 millions marks, propose de faire de l'allemand la langue exclusive du commerce dans cette province turque de sa patrie (cf. p. 30 note 1 et 85 note 1). N. I.

\* \* \*

Constantin I. Amantos, *Μακεδονικά, συμβολή εις την μεσαιωνικήν ιστορίαν και έθνολογίαν της Μακεδονίας*, Athènes 1920.

L'auteur donne d'abord des considérations sur le sens du mot «Macédoine» dans les sources du moyen-âge (Rhodosto même y était comprise, mais le nom de Thessalie et même celui d'Hellade empiétèrent sur celui de «Macédoine»; les Slaves ne pénétrèrent donc que dans cette Hellade de l'Adriatique: il faut tenir compte cependant de la nomenclature géographique en Morée), ainsi que sur celui de „Thrace“ (comprenant aussi la Bulgarie). Dans le paragraphe sur les Illyriens et les Thraces, l'auteur relève, d'après Mommsen, le grand nombre de chefs que cette race donna à Rome et à Byzance: Gaius, Maximin, Décius, Gallien, Claude, Aurélien, Probe, Dioclétien, Maximien, Constance, Galère, puis Anastase, Dikoros, Justin et Justinien — Illyres —, Bélisaire, Tibère, Phokas — Thraces.

Le nom des Vlachorynchines (Βλαχορύχνοι), qui survécurent, dans la compagnie des Slaves, dans la Macédoine au VII-e siècle, devrait être soumis à une étude plus attentive: ce sont des Vlaques dont le nom ethnique est effublé d'un épithète qui vient de la rivière sur les bords de laquelle ils vivaient.

En discutant, un peu de parti pris, l'ancienneté des Slaves dans les Balcans, M. Amantos signale le passage du Lexique de Cyrille qui qualifie de Σκλαβινία la Bulgarie. L'observation sur la variété des noms donnés par les écrivains byzantins aux ennemis et aux voisins de l'Empire est très instructive (pp. 18-19).

Mais ce qui est dit relativement aux Vlaques, qui seraient venus bien tard en Macédoine et auraient adopté aussitôt les caractères grecs se rattache aux écrits polémiques. Si le dialecte roumain de Macédoine a vraiment 6.657 mots grecs sur 2.605 latins — ce qui est faux —, il faudrait tenir compte du fait que ces mots latins sont anciens et essentiels, les autres secondaires et supplétoires. Dans le suffixe verbal *sesc* il ne peut pas être question d'un emprunt fait à l'aoriste grec (on le re-

trouve aussi dans le dialecte dace). Cependant, pour éviter les Slaves — et les Albanais — l'auteur serait disposé à voir dans ces Valaques des intermédiaires pour la nomenclature géographique slave dans des régions qu'il veut exclusivement grecques.

Dans le paragraphe sur les Antes M. Amantos mentionne le titre d'Anticus, vainqueur de ces barbares, que porte Justinien. Il se rallie à l'opinion de Wirth que les Antes étaient d'origine touranienne, et non slave, une opinion qui sera difficilement admise. Les Sporoi de Procope sont les Serbes (*Spr* au lieu de *Srp*) : Marquart l'avait déjà dit ; la date à laquelle apparaît dans les sources le nom de Serbes est indifférente.

Dans celui sur les Bulgares, le titre de « Tzar des Bulgares et des Grecs » ne démontre pas l'existence d'une nombreuse population grecque en Bulgarie, mais bien la prétention des chefs bulgares d'être successeurs des empereurs romains d'Orient, comme les rois germaniques succédaient à ceux d'Occident. M. Amantos met en doute l'authenticité de la stèle publiée par Ouspenski, qui mentionne la frontière gréco-bulgare sous Siméon (un « Dristros comes » ou un comte de Dristra-Silistrie y apparaît).

I.

\* \* \*

Stanislas Wedkiewicz, *La Suède et la Pologne, essai d'une bibliographie des publications suédoises concernant la Pologne*, Stockholm 1918.

Ce petit ouvrage, en dehors de sa grande valeur purement bibliographique, est tout plein de renseignements utiles. Nous mentionnerons l'hypothèse, datant de 1858, que la noblesse polonaise serait d'origine scandinave, par comparaison avec le rôle joué par les Varègues en Russie. L'Ordre de Ste. Brigitte avait des succursales en Pologne, le culte de St. Stanislas passe de Pologne en Suède. On passe par le projet d'union entre les deux royaumes dès 1520 pour en arriver à l'installation du Suédois Sigismond Wasa comme roi de Pologne. Des discussions intéressantes concernant la politique de Charles XII envers le royaume d'Auguste II : Jacques Sobieski, fils du sauveur de Vienne, eut l'idée de marier sa propre fille au héros suédois (p. 15). Presqu'un siècle plus tard Gustave III pensait à faire de sa fille l'épouse du roi Stanislas (p. 21). La plus grande

partie du livre regarde l'époque moderne. Il y a des pages attachantes sur l'esprit public en Suède par rapport aux différentes nations, de l'Orient aussi bien que de l'Occident.

I.

\* \* \*

*La Pologne, son histoire, son organisation et sa vie*, Lausanne-Paris, Payot, 1918.

Magnifique ouvrage de plus de mille pages contenant un excellent exposé du développement territorial de la Pologne (les points de départ des divisions historiques étant environ 900, 1139, 1386, 1569-72, 1772, 1795), une étude anthropologique sur la race polonaise (les Juifs tendent à se confondre avec la race indigène; les femmes moins que les hommes), de riches statistiques (il y a quatre millions de Polonais en Amérique, dont 30<sup>0</sup>/<sub>0</sub> à peine retournent dans le pays). On a tout un traité sur «l'organisation de la République polonaise» et pour les conditions nationales dans le royaume (langue absolument unitaire qui, venant du peuple, domine la littérature). On cherche à déterminer les relations de la civilisation polonaise avec l'Occident, à préciser la mission historique en Orient des Polonais. Il s'agit ensuite, naturellement, des partages du royaume et des phases de la question polonaise. Le reste, la partie la plus étendue, présente la terre et la nation sous tous ses aspects actuels. A remarquer une histoire des provinces polonaises à l'époque moderne et l'exposition des efforts faits à la même époque par les représentants de l'idée nationale; ces chapitres constituent une contribution précieuse à l'histoire contemporaine. Les abus, législatifs et autres, du régime russe en territoire national polonais sont longuement exposés. La plus large partie s'occupe, bien entendu, de «La Pologne d'aujourd'hui». A signaler aussi les riches chapitres sur les Lithnaniens et les Ruthènes.

I.

\* \* \*

Ștefan Berechet, *Documente slave de prin arhivele ruse*, Bucarest 1920.

Cet ouvrage, d'informations tirées de sources russes, contient des notices de manuscrits, des inscriptions, quelques lettres et notes de voyage, des notes journalières dues au poète Pouchkine (sur la révolution grecque de 1821), une autobiographie

de l'abbé Païsius du couvent de Neamț, régénérateur de la vie monacale en Moldavie, et une traduction partielle du journal de voyage d'Ouspenski.

Cette dernière partie est publiée aussi séparément comme nos. 1-2 dans la collection «Bibliothèque slavo-roumaine», du même.

\* \* \*

Michele A. Silvestri, *Cuza e Cavour, un ignorato documento di storia nazionale rumena* (extrait du journal «Rumania», Rome 1920).

M. Silvestri réédite la lettre déjà publiée dans un „per nozze“ par M. Italo Reulich, du prince de Roumanie Cuza, qui demande à Cavour, le 11/23 mai 1859, que les vœux des Roumains, Moldaves et Valaques, d'avoir un seul État fussent enfin exaucés. Le professeur italien ajoute des informations subsidiaires tendant à montrer que pour le grand ministre de Sardaigne la cause roumaine, chapitre nécessaire de la décomposition autrichienne, n'était pas une question d'opportunité, mais bien un point capital de sa politique. I.

\* \* \*

*Bulletin statistique de la Roumanie, 1920, Bucarest 1920.*

On a d'abord, en roumain, une étude sur les résultats de la réforme électorale (par N. T. Ionescu). Suit l'exposé en français de la situation agricole dans l'«ancien royaume» (on a cultivé en 1919 une superficie de 25,8% inférieure à celle qu'on avait constatée en 1914; la valeur des récoltes dépasse cependant celle-là de 368,77%) et en Bucovine (par M. Filotti). Les chapitres suivants s'occupent (en roumain) de l'enseignement, de la «statistique des prix», de l'exportation du bois, du pétrole et des céréales en janvier-mars 1920 (la Roumanie en est réduite à importer des céréales), de l'importation et l'exportation en 1915. Une série de rapports renseigne sur la production dans les provinces récemment réunies. I.

## C H R O N I Q U E

---

La publication du Νέος Ἑλληνομνημῶν est reprise par le libraire Basiliou d'Athènes. L'apparition des fascicules 3 et 4 du quatorzième volume rappelle la fin si triste du grand érudit Spyr. P. Lampros, créateur de cette revue, dans laquelle ont été publiées des études si remarquables et des documents d'une haute valeur.

Lampros, qui avait commencé par des poèmes, dont l'auteur de la notice biographique qui précède une bibliographie complète des œuvres du défunt, avec le catalogue de ses inédits, M. André N. Skias, relève la réelle valeur, suivit bientôt les traces de Sathas, avec cette différence que, tout en rassemblant un peu partout les sources de l'histoire de sa nation, il était en même temps un vrai historien, doué d'un talent littéraire très distingué. Il n'y a pas une époque et une région de l'hellénisme médiéval et moderne qu'il n'ait éclairé des lumières sûres de son grand savoir. Dans ce no. même il y a une longue étude sur le dernier empereur de Trébizonde.

Ceux qui, en Grèce, ne sont pas capables de distinguer entre l'œuvre scientifique de cet infatigable chercheur et les événements de sa tardive carrière politique ne rendent guère un service à leur nation.

N. Iorga

\* \* \*

Continuant ses études sur les trésors de monnaies trouvés en Dacie, M. Moisil, dans la *Cronica numismatică* (I, no. 3), constate l'absence de monnaies appartenant à l'époque qui s'étend de Gallien à Dioclétien. Au contraire elles abondent pour le règne de Constantin-le-Grand et de ses successeurs immédiats. Une partie servait à payer les soldats des garnisons danubiennes. Les monnaies du IX-e siècle sont aussi très fréquentes. A ce moment déjà les monnaies byzantines peuvent provenir aussi des cadeaux-tributs, faits quelquefois en simple monnaies dorées, aux chefs barbares qui occupaient le pays. M. Moisil observe avec raison que les pièces grecques étaient d'un usage général avant que les rois voisins eussent commencé à avoir une monnaie propre.

En spécifiant, l'auteur montre que la monnaie d'argent seule

est très rare. Celle d'or et de bronze date aussi bien du VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle que de l'ère des Comnènes. N. I.

\* \* \*

Une note de M. Papadopoulos dans les „Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres“ nous fait savoir la regrettable démolition, en 1918, de l'église des princes moldaves à Constantinople, la Bogdan-Saraï: „il y a deux ans, le propriétaire de Bogdan-Seraï se mit à démolir cette élégante petite église pour en vendre les matériaux. Le Patriarcat intervint, mais trop tard malheureusement“ (p. 63). On trouva trois tombeaux — sans inscriptions? — dans un étage souterrain. Nous croyons qu'ils n'appartiennent pas à l'époque byzantine, mais bien à celle, beaucoup plus récente, où cette église pouvait recevoir les corps des fils de princes moldaves, retenus à Constantinople comme otages.

I.

\* \* \*

L'étude de M. E. Stein, dans la revue de M. Bées (I), sur l'Etat persan et byzantin est toute pleine de parallèles intéressantes et nouvelles.

A signaler aussi les pages de M. A. Hofmeister sur Amalfi sous le régime byzantin. M. M. J. Wagner donne une exposition du régime grec en Sardaigne. On dit en sarde *vetilica* (*basilica*), de même qu'en roumain *biserică*, à cause de conditions qui tiennent à ce régime byzantin.

I.

\* \* \*

En relation avec le livre de M. Minea sur l'empereur Sigismund signalons la mention, dans le *Calendarius Cracoviensis*, publié par Bielowski (*Monumenta Poloniae Historica*, VI, Cracovie 1893, p. 657), de l'entrée de Sigismund, à cette date simple «marquis de Brandebourg», le 15 septembre 1380, à Cracovie, avec ses Hongrois et Iases (Jazyges-Coumans) et les «Valaques» (*cum multo exercitu Ungarorum, Walachorum et Iaszorum*). L'armée se dirigea contre le duc Semko. Étaient-ce des Valaques de Hongrie ou des soldats du nouvel État moldave?